Les camelots vendent des épingles de cravate en celluloid aux couleurs de l'Angleterre, avec un portrait du roi, et des chansons.

—o—

Pour terminer cette excursion à travers Paris, voici une petite anecdote du genre plaisant :

Il était 6 heures du soir. Les soldats regagnaient leurs casernes aux acclamations ininterrompues d'un peuple immense. Devant le ministère de la Marine, la foule était particulièrement enthousiaste. Chaque fois que passait un drapeau, tous les chapeaux se levaient devant l'emblème de la patrie.

Beaucoup des nombreux invités de M. Pelletan qui, du haut du balcon du premier étage, regardaient défiler les régiments, et le ministre de la Marine lui-même, restaient obstinément couverts. Cette attitude déplut à la foule, des murmures s'élevèrent et, lorsque passa le drapeau du 31e de ligne, une clameur formidable monta : « Chapeau! chapeau! Oh! là-haut! chapeau! »

Le personnage visé s'exécuta d'assez mauvaise grâce pour ne pas aggraver cette manifestation populaire.

A la Comédie-Française

Le roi Edouard était à la Comédie-Française comme chez lui.

On l'attendait au haut du grand escalier d'honneur; il a préféré prendre plus modestement mais plus commodément l'ascenseur; ce qui a fait faire une course offensante à M. Claretie, aux attachés et aux reporters pour arriver au premier étage aussi vite que le royal spectateur.

De l'ascenseur à la loge présidentielle, le roi a rencontré beaucoup d'amis et de connaissances du prince de Galles; il leur a serré la main sur tout son parcours, manifestant sa joie de les revoir.

Aussitôt le premier acte fini, il a pris sa jumelle, et, fouillant la salle des yeux, il distribuait de petits bonjours amis à ceux qu'il n'avait pas encore vus de la soirée.

Entre le troisième et le quatrième acte, les principaux interprètes, qui s'étaient surpassés, sont venus recevoir ses félicitations bien sincères.

Mais il n'a pas applaudi, et, le roi n'applaudissant pas, l'admiration du public a été muette; l'admiration n'en fut pas moins grande.

A VINCENNES

LE DÉPART

A l'Elysée et à l'ambassade

Ce matin a eu lieu à Vincennes la grande revue militaire en l'honneur d'Edouard VII.

Comme hier, les abords du palais de l'Elysée sont noirs de monde.

A 9 heures, le président de la République précédé des huissiers, se rend à l'ambassade pour prendre le roi Edouard. Ils prennent place dans une calèche attelée à la daumont.

M. Loubet est en habit; il porte les insignes de l'Ordre du Bain dont le large ruban d'un rouge vif ressort sur le brun se détache sur son habit noir.

Le roi porte la tunique écarlate à grosses aiguillettes d'or, de field-maréchal anglais; plusieurs décorations scintillent sur sa poitrine que barrele grand-cordon de la Légion d'honneur. Le cortège s'ébranle au grand trot.

Sur le parcours, aucun incident important à signaler.

Sur la place de la Concorde, les curieux criaient : « Vive la France! »

Sur tout le parcours, depuis l'Elysée jusqu'à l'entrée du bois de Vincennes, le service d'ordre était assuré par des gardiens de la paix.

A partir de la porte Dorée, des gendarmes à cheval assuraient le service.

L'affluence est énorme lorsque le roi arrive à Vincennes.

LA REVUE

Encore une illusion qui disparaît. Encore un proverbe qui devient faux. L'exactitude était pendant la politesse des rois au temps de Louis XIV; il n'en est plus rien de nos jours.

La revue qui devait commencer à 10 heures n'a pu avoir lieu qu'à 10 h. 35. Sa Majesté le roi et M. Loubet n'ont fait qu'à cette heure tardive leur entrée sur la pelouse vincennoise. A qui imputer ce retard? A M. Loubet? Au roi?

Aux historiens le soin de dire quel fut le plus exact ou le plus impatient des deux chefs d'Etat.

Au loin, au fond du panorama se détache le vieux donjon sur lequel flottent pour aujourd'hui seulement, les trois couleurs de France et le pavillon britannique; un peu plus près, un cercle de fer, un mélange de couleurs chatoyantes, le vert de la pelouse, le rouge et le bleu des uniformes, la teinte sombre des canons; à l'extrémité opposée, du côté de Joinville-le-Pont, les tribunes aux garnitures écarlates rehaussées d'or.

Le temps est gris, aucun rayon de soleil ne vient encore donner du relief à cette vision qui n'attend plus qu'une clarté pour devenir resplendissante.

Pendant que les troupes prennent leurs positions, la foule, déversée en masse par chaque train, se groupe autour de la pelouse; les tribunes se garnissent, les automobiles, les voitures de maître arrivent amenant les invités « select », les membres des ambassades, les ministres, les députés, les sénateurs.

On prend patience en examinant les costumes chamarrés d'or, de décorations et la tribune officielle ornée de motifs d'artillerie.

Enfin, le canon tonne, une nuée de poussière se détache du sol, des gendarmes caracolent, suivis de cuirassiers. C'est le roi, c'est le président de la République. Ils sont dans le même landau, traîné par des artilleurs. Edouard VII est à droite, M. Loubet à gauche. En face sont les généraux André, ministre de la Guerre, et Dubois, chef de la maison militaire du président.

La voiture royale et présidentielle passe au galop devant le front des troupes présentées aux deux chefs d'Etat par le gouverneur de Paris, le général Faure-Biguet.

La revue terminée, le roi et le président viennent prendre place dans la tribune d'honneur où sont depuis longtemps les ambassadeurs et les ministres.

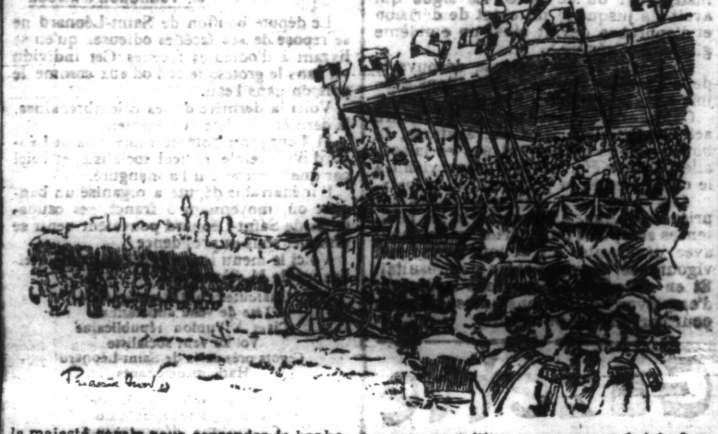
Le roi s'assied au milieu; M. Loubet à sa gauche; M. Fallières, président du Sénat, à sa droite; M. Bourgeois, président de la Chambre, à la gauche du président de la République.

Derrière sont les ministres; on se montre M. Pelletan, qui joue de l'accordéon avec son chapeau à étage. La garde d'honneur, composée de spécimens de toutes les armes, prend place au fond de l'estrade.

Tout cela se passe dans un silence presque lugubre que trouble quelques rares cris de « Vive le roi! Vive Loubet! »

C'est officiel! C'est froid!

Cependant, Edouard VII essaie de se rendre aimable, il sourit à la foule, il admire le panorama qui se déroule sous ses yeux, il cause amicalement à M. Loubet. Ses gestes sont ronds, bon enfant; il dépouille



la majesté royale pour reprendre la bonhomie du prince de Galles. Le peuple reste sourd à ses avances.

Mais déjà au loin ont retenti les entraînants accents de l'hymne de *Sambre-et-Meuse*.

Les troupes s'ébranlent, ondulant le sol de splendides conversions par colonnes.

Le spectacle est merveilleux.

Les tambours des zouaves, ceux de la ligne, ouvrent la marche.

Puis vient l'état-major qui se place au milieu de la pelouse face aux tribunes.

Voici enfin les troupes non endivisionnées sous le commandement du général Robert : 1 bataillon de zouaves et 2 bataillons du 24e colonial.

Les zouaves passent devant les tribunes au bruit des applaudissements frénétiques.

La foule a retrouvé ses accents pour acclamer l'armée. Il est vrai que nos zouaves défilent avec un ensemble admirable.

Les « marsouins » ne leur cèdent en rien; ils sont l'objet des mêmes ovations.

On remarque à ce moment qu'à chaque passage d'un drapeau, le roi se lève et salue militairement. Bien entendu, le président et le public officiel l'imitent.

Défilent ensuite dans l'ordre suivant la 10e division d'infanterie, sous le commandement du général Burnez :

Un escadron du 4e hussards,

Une compagnie du 1er génie,

Le 20e bataillon de chasseurs et 3 compagnies avec drapeau.

La brigade du général de Lestapis, celle du général de Sancy.

Le défilé a lieu par régiment, au son de *Sambre-et-Meuse* qu'exécutent les musiques réunies. On applaudit, on applaudit encore.

Un vétéran qui suit la division, coiffé du bonnet de police, jette sur ce charmant tableau une note gaie et pittoresque.

Des nuages de poussière s'élèvent alors du côté du donjon. Ce sont les deux groupes de trois batteries montées de la 12e brigade. Ils défilent au trot par batteries à intervalles serrés, avec toutes les unités de combat.

L'alignement est parfait.

Puis, sous le soleil qui se lève enfin, l'acier des canons resplendit; les masses de cavalerie s'ébranlent. Toute une division défile sous le commandement du général Valentin de la Tour.

Les troupes de cavalerie vont ensuite au fond du terrain de manœuvre d'où elles se ruent avec un brio incomparable sur les tribunes. Elles s'arrêtent à quelques mètres, après avoir contourné un petit bosquet et s'être réunies sur une seule ligne.

C'est fini; Edouard VII se lève, saluant une dernière fois les troupes.

Roi et président rentrent dans Paris, en passant sur l'esplanade du vieux donjon.

Comme au retour de la revue de Bétheny, les troupes massées le long de la route rendent les honneurs aux chefs d'Etat.

A L'HOTEL DE VILLE

La revue a pris fin à 11 h. 1/2. A midi précis, Edouard VII et M. Loubet étaient reçus à l'Hôtel de Ville.

La salle des Prévôts avait été magnifiquement décorée pour la circonstance.

M. Deville, président du Conseil municipal, a salué le roi par ces mots :

J'ai l'honneur, au nom du Conseil municipal, des représentants de nos services communaux, des chefs des grandes Compagnies et associations parisiennes, en présence de M. le président de la République, de remercier Votre Majesté de sa visite à l'Hôtel de Ville qui nous touche profondément par la façon particulièrement gracieuse dont elle l'a voulu faire.

La population de notre cité salue le prince d'un hôte qu'elle est habituée à entourer de respectueuse sympathie, d'un ami ancien qui n'oublie pas plus qu'il n'est oublié et au sujet duquel elle partageait, l'année dernière, les douloureuses inquiétudes du peuple britannique.

Nous apprécions, nous, tout l'honneur et tout l'intérêt de cette visite qui est une garantie de paix entre deux nations sœurs et un gage de relations toujours plus étroites et plus cordiales entre deux grandes capitales, Londres et Paris.

Et nous demandons à Votre Majesté d'en vouloir bien indiquer la trace en signant le procès-verbal qui sera déposé dans nos archives comme un précieux souvenir.

Le préfet de la Seine a prononcé ensuite un court discours :

Sire,

Monsieur le président du Conseil municipal vous a exprimé le salut respectueux des élus de Paris.

Que Votre Majesté permette au chef de l'administration parisienne de s'associer aux paroles qui viennent d'être prononcées et de lui adresser à son tour, avec ses hommages, les hommages de ses collaborateurs à tous les degrés, grands ou modestes ouvriers de la richesse et de la beauté de la cité qui a l'insigne honneur de recevoir Votre Majesté.

Paris est reconnaissant de la visite que Votre Majesté daigne faire à son Hôtel de Ville. Il l'enregistre comme une date historique de plus et il forme les vœux les plus sincères pour le bonheur de Votre Majesté, de Sa Majesté la reine impératrice, de la famille royale et des peuples aux destinées desquels Votre Majesté préside.

Je prie, Monsieur le président de la République, d'agréer la respectueuse expression de notre inaltérable attachement.

Edouard VII a répondu en ces termes :

« Je désire vous exprimer combien je suis vivement touché de vos bonnes paroles. Il m'aurait été fâcheux de passer à Paris sans venir à l'Hôtel de Ville. Je vous remercie bien sincèrement de l'accueil d'aujourd'hui. Je n'oublierai pas ma visite dans votre charmante ville. C'est avec le plus grand plaisir que je reviens parmi vous. »

Des applaudissements ont accueilli ces paroles.

Le roi a été invité à signer le registre des procès-verbaux avec une plume d'or; puis le président du Conseil municipal lui a offert du champagne dans une coupe en cristal ciselée, supportée par un mât allégorique aux armes de la Ville de Paris.

Le porte-plume sera envoyé au musée Carnavalet; la coupe formée de trois métaux, l'or, l'argent et le bronze, sera remise au roi.

Edouard VII a pris aussitôt congé de la municipalité.

Le retour à l'ambassade

Le roi Edouard et le président de la République revenant de l'Hôtel de Ville, sont arrivés à midi 35 à l'ambassade d'Angleterre.

Les curieux, très nombreux rue Royale et faubourg Saint-Honoré, n'ont cessé de crier : « Vive l'armée! »

L'APRÈS-MIDI

Le départ pour les courses

Après le déjeuner qui a eu lieu à l'ambassade, le roi s'est rendu aux courses de Longchamp.

En traversant les Champs-Elysées, on lui a fait un accueil plus chaleureux que le matin. Les cris de : « Vive Edouard! Vive le roi! » ont été nombreux.

A son arrivée au champ de course et dans le pesage, les spectateurs ont fait au roi un accueil très sympathique.

On sait que le roi Edouard, qui possède lui-même une importante écurie de courses, s'intéresse beaucoup au sport hippique.

Sur le champ de courses

Les honneurs de la réunion ont été faits au roi et au président par le prince d'Arenberg, président; le vicomte d'Harcourt et le vicomte de Trédern, membres du Comité de la Société d'encouragement.

Mme Loubet assistait dans la tribune présidentielle, à la réunion, mais elle est arrivée dans une voiture spéciale.

Le programme de la réunion comprend cinq épreuves qui ont reçu les noms de chevaux les plus remarquables qui ont porté victorieusement les couleurs du prince de Galles.

Ce sont le prix Perdita, le prix Diamond Jubilee; le prix Merrie Lassie, le prix Persimmon et le prix Florizel.

Le vainqueur du prix Persimmon recevra une coupe en or de la valeur de 25000 francs spécialement exécutée pour la circonstance et offerte par le roi.

UN DISCOURS D'ÉDOUARD VII

En recevant la Chambre de commerce anglaise, Edouard VII a prononcé un discours dont voici le passage principal :

J'ai à peine besoin de dire avec quelle joie sincère je me retrouve de nouveau à Paris où, vous le savez, je suis venu si fréquemment dans le passé.

Cette joie s'accroît encore et se fortifie par les liens déjà anciens d'une sympathie qui sait résister aux années.

Je n'ignore pas la valeur des intérêts que vous représentez, intérêts dont l'importance, je suis heureux de le constater, va s'augmentant toujours davantage et qui tendent à cimenter de plus en plus l'amitié et le respect mutuel qui caractérisent les relations heureusement existantes entre ce pays et le mien, depuis près d'un siècle!

Les jours de lutte entre les deux nations sont, je l'espère, abolis à jamais; j'espère aussi que les historiens de l'avenir, en faisant allusion aux rapports anglo-français dans le siècle actuel, n'auront à enregistrer qu'une rivalité amicale dans le champ de l'activité commerciale et industrielle, et que dans l'avenir comme dans le passé, l'Angleterre et la France seront regardées comme les champions et les pionniers du progrès pacifique et de la civilisation et comme les foyers de ce qu'il y a de meilleur dans la littérature, l'art, la science!

Une providence divine a voulu que la France soit notre plus proche voisine, je souhaite qu'elle soit aussi pour nous une amie précieuse.

Il n'y a pas deux pays au monde dont la prospérité de l'un dépende davantage de la prospérité de l'autre.

Entre ces deux pays, il a pu y avoir des malentendus et des sujets de division dans le passé, mais je pense que tous ces dissentiments sont heureusement dissipés et oubliés.

Je souhaite aussi que les sentiments de sympathie et d'admiration que tous nous ressentons pour la nation française se puissent transformer, dans un avenir prochain, en une cordiale affection, en un vif attachement, unissant les deux peuples.

POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

PROTESTATION PROFESSIONNELLE

Lors du vote de la loi contre les associations religieuses, on a dit que la loi était « inapplicable » à moins que pour l'appliquer le gouvernement ne fût décidé à violer toutes les lois.

Le ministère Combes s'est chargé de justifier cette prophétie.

Il a violé la *Charte des Droits de l'homme* en inquiétant des religieux et religieuses pour cause de religion.

Il a violé, d'après M. Wallon lui-même, le père de la Constitution, les principes essentiels de la Constitution en refusant à des Français et à des Françaises le droit à l'association, le droit à la prière, le droit à l'enseignement, le droit à la propriété, le droit à la patrie.

Et pour compléter ses attentats officiels contre des religieux, il s'attaque maintenant à l'universalité des citoyens.

Il n'y a plus, en effet, de liberté de la presse si, sous prétexte qu'il soupçonne un journal d'être sous la direction ou l'influence de religieux, le gouvernement peut faire envahir ce journal par sa police ou ses magistrats, saisir les manuscrits, fouiller la caisse et compromettre la marche ou l'autorité du journal.

Il n'y a plus de liberté individuelle, de liberté commerciale et de liberté littéraire si, sous prétexte de rechercher la propriété de religieux qui ont obéi à la loi en se dissolvant, le gouvernement et ses liquidateurs prennent le droit de pénétrer chez les éditeurs, de pratiquer des perquisitions et des saisies, et de se substituer violemment à leurs victimes vis-à-vis des éditeurs et du public.

On n'hérite pas des gens qu'on assassine. Et d'ailleurs la propriété intellectuelle a quelque chose de si personnel, de si sacré qu'aucun tyran n'essaya jamais de la confisquer à son profit. Mais M. Combes comme tous les apostats dépasse tous les tyrans.

Assister à de pareils attentats sans les flétrir serait pour tous les Français une abdication. Plus que tous les autres Français, les journalistes et les écrivains français ont le devoir de protester contre les violations du droit de la justice et de la liberté. Ils font appel à toute la presse, à l'opinion de tous les partis, au bon sens de toute la nation.

Et ils chargent leurs représentants au Parlement de faire écho au Palais-Bourbon comme au Luxembourg à leur légitime indignation.

Le Bureau du Syndicat des journalistes et écrivains français.
(Corporation des Publicistes chrétiens)

LES OFFICIERS ET LES EXPULSIONS

Le colonel de Coubertin

Le *Nouvelliste de Lyon* publie cette information :

A leur retour de la Grande-Chartreuse, le colonel de Coubertin, commandant le 4e dragons, a réuni les officiers de son régiment et leur a tenu le langage suivant :

« Je sais que vous avez fait votre devoir, dans la dure mission que vous venez d'accomplir à la Grande-Chartreuse et que vous avez eu toute la déférence et la dignité qui convenaient en cette circonstance. Je vous en félicite.

Mais, après cette humiliante besogne, il est de mon devoir de laver cet affront en rendant mon épée.

J'estime qu'il n'appartient qu'à votre colonel de se sacrifier. Aussi, je vous adjure, Messieurs les officiers, de rester dans les rangs et de ne pas démissionner. »

Il est probable qu'à la suite de ces sages et patriotiques paroles, les démissions qui ont été annoncées n'ont pas été envoyées.

Une dépêche du colonel

En effet, le colonel de Coubertin adressait hier cette dépêche au *Gaulois* :

Vous serais reconnaissant démentir fausses nouvelles d'agence *Paris-Nouvelles*, annonçant nombreuses démissions 4e dragons. Remerciements.

Colonel DE COUBERTIN.

Le lieutenant de Lestapis

Voici quelques détails confirmant notre information d'hier sur le cas du lieutenant de Lestapis, à Nantes.

Arrivé à l'angle de la rue du Général-Marguerite, M. de Lestapis demanda à M. Dupire, commissaire de police du 1er canton, ce qu'on attendait de lui. M. Dupire répondit qu'il n'avait qu'à barrer la rue avec ses hommes et à empêcher quiconque de passer.

Aussitôt, M. de Lestapis dit : « J'ai exécuté l'ordre de mon capitaine en amenant ici mes hommes, mais je refuse d'obéir à toute réquisition de l'autorité civile. Maréchal des logis, prenez le commandement du peloton ».

Ce disant, il se retira.

Le lieutenant-colonel du 97e

Le lieutenant-colonel du 97e de ligne qui commandait le détachement du 4e dragons lors de l'expulsion des Chartreux ne se nomme pas d'Hauteville, ainsi qu'il a été dit. La famille d'Hauteville tient à faire savoir que le lieutenant-colonel en question ne porte pas son nom mais bien celui de Dautheville. Nous nous empressons de faire droit à cette juste réclamation.

L'INDEMNITÉ CONCORDATAIRE DU CLERGÉ

M. le chanoine Marque, curé-archiprêtre de Nérac, vient de voir son indemnité concordataire supprimée, sous inculpation d'avoir « outragé le gouvernement du haut de la chaire ».

Le vénérable prêtre nie absolument les paroles qui lui sont attribuées, alors qu'il n'a jamais, en chaire, parlé politique. Son crime est d'avoir, le jour de Pâques, rappelant les dix-neuf siècles de combats et de victoires de l'Eglise, déclaré :

« L'Eglise est immortelle, ai-je affirmé hautement : ceux qui l'outragent, qui voudraient la bâillonner et la détruire disparaîtront; leurs noms seront bloqués au pilori de l'histoire; et sur leurs cendres déshonorées, elle chantera, comme toujours, l'*Alleluia* de la résurrection et du triomphe.

C'est là une vérité dont M. Combes devrait se souvenir : ce n'est pas en « subtilisant » le bien de ceux qui la rappellent qu'il l'empêchera de se vérifier jusqu'à la fin des temps.

ÉLECTION LÉGISLATIVE

A MONTREUIL-SUR-MER

(De notre correspondant particulier)

Le Dr Morel se porte comme républicain tout court, mais il est radical et ministériel.

M. Paul Truy, candidat républicain indépendant et antiministériel, voit chaque jour grandir sa popularité; il ne compte que des succès.

Sa réélection est assurée.

Guerre et Marine

L'ESCADRE DU NORD

La première division de l'escadre du Nord, composée du *Masséna*, du *Formidable*, du *Bruix*, du *Guichen*, du *Cassini* et des contre-torpilleurs *Escopette*, *Fauconneau* et *Yatagan*, a appareillé hier de la rade des Trousses pour Cherbourg, où elle va saluer le roi Edouard VII à son départ.

Après avoir fait du charbon en rade des Trousses, la 2e division, composée du *Valmy*, du *Dupuy-de-Lôme*, de l'*Amiral-Tréhouart*, du *Souvinez*, s'est rendue en rade de La Pallice pour continuer les manœuvres avec les sous-marins. Elle doit y rester jusqu'au 12 mai.

Le cuirassé *Kléber*, actuellement en rade de Cherbourg, participera avec l'escadre du Nord aux salves qui seront tirées lundi en l'honneur du roi d'Angleterre.

CUIRASSÉS ET SOUS-MARINS

La Rochelle, 3 mai. — Une manœuvre intéressante a eu lieu entre le cuirassé *Tréhouart*, vaisseau-amiral, et les sous-marins *Korrigan* et *Farfadet*.

Le cuirassé, qui représentait une division, a inutilement tenté de franchir la passe sud de la rade La Pallice défendue par les sous-marins. Le cuirassé a été torpillé quatre fois autant que comportait d'unités la division qu'il représentait.

Lundi arrivera à Saint-Vaast-la-Hougue la 2e division de l'escadre du Nord en ce moment à La Pallice où elle exécute des manœuvres combinées avec des sous-marins.

Cette force navale exécutera dans la rade des exercices semblables avec les sous-marins de Cherbourg et rellera ensuite le port où elle séjournera avec le reste de l'escadre jusqu'au 18 mai, date de l'appareillage pour Brest.

EN MER

Marseille. — Le vaisseau américain *Cincinnati*, venu pour saluer le président de la République à son arrivée à Marseille, partira dimanche matin pour Villefranche, après avoir fait son plein de charbon. Les autres vaisseaux, *Chicago*, *Albany* et la canonnière *Machias*, ont pris la mer hier soir pour leur mouillage de Villefranche, où ils attendront leur départ pour l'Extrême-Orient.

— Le *Chaléon* (Compagnie nationale) affrété par l'Etat, est parti ce matin pour Djibouti, Saïgon et Haiphong.

— La *Jeanne-d'Arc* est partie pour Toulon.

« QUESTIONS ACTUELLES »

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 2 MAI

La séparation des Eglises et de l'Etat. (Proposition de loi déposée par M. Francis de Pressensé et plusieurs de ses collègues sur le bureau de la Chambre.)

Exposé des motifs.

Texte de la proposition de loi.

II. La religion comme sociologie. (Quelques citations d'Auguste Comte à propos du travail que M. Ferdinand Brunetière a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février 1903.)

III. Renseignements de la semaine.

Abonnement : un an, 6 fr.; un numéro, 0 fr. 15. — *Bureau de la Revue Française*, 5, rue Bayard, *Paris, VIIIe*. Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande.

NOUVELLES DE ROME

(De notre correspondant particulier)

Rome, le 30 avril.

Je vous ai déjà signalé les efforts désespérés d'une certaine presse pour empêcher la visite d'Edouard VII au Pape. Ces efforts, on le sait, ont été appuyés par des télégrammes de certains groupes protestants d'Angleterre. Après ces tentatives, après la campagne des journaux maçonniques, on viendra nous dire que la visite d'Edouard VII au Pape n'a aucune importance, que c'est un simple acte de courtoisie! Si le fait avait été si minime, pourquoi toutes ces convulsions?

La visite, on le sait, a duré vingt-cinq minutes. Le roi en sortait, n'a pu s'empêcher de dire l'émerveillement que lui causait la vigueur du Pape, et l'étonnante vivacité que l'auguste Pontife avait dans sa conversation.

—o—

Audiences d'aujourd'hui :

Mgr Noerber, archevêque de Fribourg; Mgr Endert, évêque de Fulda; Mgr Wili, évêque de Limburg; Mgr de Keppler, évêque de Rottenburg.

Puis le Saint-Père a reçu dans la salle du Trône, 450 Tertiaires de Cologne. Il recevra demain et après-demain deux autres groupes de Tertiaires de Cologne, chacun de plus de 400 femmes.

—o—

Le 28 avril, S. S. Léon XIII avait reçu Mgr Maguire, archevêque de Glasgow; Mgr Chisholm, évêque d'Aberdeen; Mgr Mac Farlane, évêque de Dunkeld; puis, dans la salle du Trône, 250 Ecossais amenés par ce prélat.

Ensuite, le Pape reçut Mgr Waitz, président des Unions ouvrières du Tyrol, et trois ouvriers membres du Comité directeur de ces Unions. Léon XIII a montré une extrême bienveillance à Mgr Waitz et à ces ouvriers; il a voulu qu'ils restassent tous quatre à ses côtés, tandis que passaient devant lui les 250 pèlerins tyroliens.

—o—

Le 28, réunion de la Congrégation des Rites. On y a examiné les deux miracles proposés pour la canonisation du bienheureux Perboyre.

B. SIENNE.

—o—

On lit dans le *Soir* de Bruxelles :

C'est, paraît-il, Mgr Granito di Belmonte, nonce du Pape à Bruxelles, qui sera chargé d'aller à Londres remettre au roi Edouard VII sa visite à Léon XIII.

ÉVANGILE

du 3e dimanche après Pâques

En ce temps-là, pendant que tout le peuple recevait le baptême, Jésus fut aussi baptisé; et comme il faisait sa prière, le ciel s'ouvrit, et le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme corporelle d'une colombe, et on entendit une voix du ciel qui disait : Tu es mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Jésus avait environ trente ans, et on le croyait fils de Joseph.

(S. Luc, c. III.)

CROIX

NOS AMIS DÉFUNTS

A Limoges, Mme Edmond Deille. — A Grand-Bourg (Creuse), comtesse de Brémond d'Ars très dévouée à la Bonne Presse. — Mme Barbier, à Blanc-les-Usiers (Doubs), le 9 avril. — Mme Emard, à Vimoutiers (Orne), le 26 avril, à 89 ans. — M. Henri de Lattaignant de Lediñghen, au château de la Beaume (Hérault), le 26 avril, à 28 ans. — M. Gustave de Lattaignant de Lediñghen, à Boulogne-sur-Mer, le 27 avril, à 90 ans. — Mme la vicomtesse Raoul du Saint, à Seine, à La Marche-sur-Saône (Côte-d'Or), le 30 avril.

Mariage

On recommande aux prières le mariage récemment célébré à Saint-Sauve (Montreuil-sur-Mer), de Mlle Antoinette de Saint-Julien avec M. Raoul Lefebvre du Prey, fils de l'ancien député et maire de Saint-Omer.

DOUX SONT LES MARIÉS, SOYEZ-LES DÉJÀ!

CHRONIQUE RELIGIEUSE

LES FÊTES DE LA SEMAINE

DIMANCHE 3 MAI. IIe DIMANCHE APRÈS PÂQUES, CONVERSION DE LA SAINTE CROIX DU NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. — 4. SAINTE MONIQUE, veuve. — M. S. SAINT PIE V, *pape et confesseur*. — M. S. SAINT JEAN PORTAIT LA PORTE LATINE. — J. J. SAINT STANISLAS, *évêque et martyr*. — V. S. L'APPARITION DE SAINT MICHEL, *Archange*. — S. S. SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *évêque, confesseur et docteur*. — D. M. IIIe DIMANCHE APRÈS PÂQUES.

AVIS DIVERS

Le Sillon organise le dimanche 3 mai une grande conférence à Clermont-Ferrand. Cette conférence aura lieu à 1 h. 1/2, à la salle Saint-Laurent. M. Ribière, secrétaire général du Cercle d'études sociales de Limoges, et M. Champigneul, du Sillon, parleront sur l'éducation sociale du peuple et l'organisation des Cercles d'études.

Comme complément de notre entrefilet *Violation de correspondances*, de mercredi 29 avril, mentionnons qu'une partie des Prémontrés de Frigolet est allée en exil à Storrington, Sussex, Angleterre.

Là, en plein pays de mission, ont trouvé un refuge les Prémontrés de Conques (Aveyron).

DEMANDER LA « CROIX »

DANS LES GARES

Un des plus efficaces parmi les moyens de propagande est de toujours acheter la Croix dans les gares. Prière à nos amis de le faire en tous leurs voyages.

Nous écrire aussitôt les noms des gares où on ne la trouvera pas la Croix. Nous enverrons.

FEUILLETON DE LA CROIX DU 3 MAI 1903 — 54 —

TERRE NOUVELLE

Les nuages roses avaient disparu. A l'occident, le ciel présentait une ligne rouge, surmontée d'une bande d'ocre, de chrome et d'orangé qui se diluait, devenait d'une pâleur de crème. Lentement, sur ses bords, la ligne rouge se changea en rose clair, virant à l'amarante, le septentrion prit des teintes de jade, puis au bout d'un quart d'heure, tout se fondit dans l'unique couleur grise piquée de clous d'or.

On n'entendait plus que le cri monotone des grillons, et le cossement des grenouilles.

M. le curé songeait à une ample moisson d'âmes, Jean souriait à Jeanne, et M. Lepage se demandait dans quels champs il semerait le blé, à l'automne prochain, pour avoir une plus abondante récolte.

XIX

Le temps n'est plus, où le bruit des fléaux sur l'aire emplissait les granges pendant toute la mauvaise saison. C'est à peinasi de petits propriétaires, qui ne ramassent qu'un nombre infime de boisseaux, ont conservé ce mode de battage. Les machines à bras elles-mêmes ont disparu des campagnes berrichonnes, et l'on n'y rencontre que rarement la machine mû par la force animale. Elle était assez pratique, cependant, celle-là, pour les exploitations de peu d'importance.

A côté de la batteuse se trouvait une sorte de grande cage, renfermant une grosse chaîne à rouleaux qu'un cheval actionnait avec ses pieds. Un cheval et une chaîne, c'était très simple comme moteur et d'une grande économie pour les petites bourses. Aujourd'hui, les fermiers s'arrangent entre eux; ceux qui n'ont pas assez de grain pour se payer une installation près de leurs granges, conduisent simplement leurs gerbes chez un ami qu'ils paient en travail. Les glaneuses obtiennent le même service pour rien; le plus souvent, on passe généreusement leurs glanes à la fin; et les « rinçures » des engrenages viennent ainsi s'ajouter à leur même récolte. A ce sujet, M. Lepage avait fait remarquer à Jean Massé que les bonnes habitudes de charité n'étaient pas tant perdues qu'on le prétendait; dans la plupart des domaines du Bas-Berry, les pauvres étaient toujours bien traités.

Jean était très étonné de la justesse de l'observation. De lui-même, il l'avait faite depuis que la prospérité était revenue à la Filaine. Il admirait comme nous sommes portés à récriminer contre notre prochain, quand nous sommes malheureux, et au contraire comme nous le trouvons meilleur quant tout nous sourit à nous-même.

Vers la mi-août, les batteuses s'étaient mises à ronfler, à « rouffler » — pour employer une expression du pays — dans la commune de Corteuil. D'une ferme à l'autre, on les entendait s'éveiller le matin, siffler, hennir comme en s'ébrouant, puis travailler la pleine journée avec un bourdonnement d'immense ruche. La fête de la batteuse est plus brillamment colorée aujourd'hui, que celle de la Gerbaude. On s'y prépare avec une sorte de fièvre, on en parle quinze jours à l'avance, les enfants sautent de plaisir en entendant grincer la lourde masse sur le gravier de la cour. Le paysan a pour elle le craintif respect que l'on a pour les monstres surhumains. Il lui est pour ainsi dire reconnaissant de vouloir bien lui apprendre en trois ou quatre jours, le chiffre exact de sa fortune, chiffre qu'il mettait autrefois des mois à connaître. Evidemment, de voir plier les planches de son grenier sous une avalanche de grain, de voir se transformer subitement des meules où la paille seule rapporte, en un monceau de blé ruisselant, pareil à un amas de louis d'or, cela produit un plus saisissant effet que de le recueillir peu à peu, par corbeille ou boisseau, que l'on verse au tas, sans qu'il y paraisse. Les années principalement où la semence a largement fructifié, où chacun escompte un bénéfice, d'autant plus avidement qu'il lui fait besoin davantage, la joie rayonne partout.

D'ailleurs, il existe une autre cause de réjouissance. La batteuse est le couronnement des plus durs travaux agricoles. Les fauchailles, les moissons plaisent au paysan, parce que ce sont des besognes que l'on accomplit en groupes, et que, si l'on y peine, on y passe aussi de bons moments. Mais, comme toute, il n'est jamais fâché d'avoir fini; la batteuse marque la dernière étape. Ensuite, il ne restera que les légumes à rentrer, les vendanges, joyeuse partie de plaisir, les labours; il fera moins chaud, et le plus courageux ouvrier entrevoit les douces heures d'un repos bien gagné.

La machine qui fonctionnait depuis quatre jours à la Filaine appartenait à maître Capou, du domaine des Pignons. Le meunier avait eu l'idée de l'acheter, parce que la rivière baissant parfois en septembre, il avait besoin d'une locomobile pour moudre. Avec une batteuse, il pouvait, en les louant aux fermiers des alentours, recouvrer son débours; après deux ans de ce manège, tout serait à bénéfice. Elles avaient commencé la saison par la Maltaudière. C'est là que six bœufs de la Filaine étaient allés les chercher. Jean avait installé la batteuse entre deux meules, sur le terrain où avait éclaté le terrible incendie dont on voyait encore les traces; la locomobile se trouvait en dehors, à cinq mètres à peu près.

Quand la grande courroie fut placée, les gamins venus du bourg n'eurent pas de plus belle joie que de passer dessous. Ils s'amusaient aussi à regarder le manomètre, le niveau d'eau, à contempler la bielle en mouvement, le régulateur. Le chauffeur qui conduisait le monstre leur semblait une sorte de diable, avec son visage hirsute, noirci par la fumée et la poussière de charbon. A peine osaient-ils l'approcher, quand, assis sur sa malle, il tirait de sa poche une pièce de deux sous, et jouait de jolis airs du Morvan, son pays natal.

L'engreneur également les intriguait fort, car ils avaient entendu dire que ce métier est dangereux, que des imprudents se laissent prendre, aux rouages, une main ou un bras. D'ailleurs, chauffeur et engreneur étant les seuls qui ne fussent pas du pays, le prestige de leurs fonctions en imposait un peu à tout le monde. Les autres ouvriers, au nombre d'une quinzaine environ, avaient travaillé à la Filaine pendant la moisson, où s'étaient embauchés spécialement pour ces quelques jours, ou comme Silvain Delhomme et ces domestiques donnaient des journées de travail que Massé devait rendre quand la batteuse serait à leur domaine.

Il fallait deux hommes pour tendre les gerbes, un pour les démêler, six pour recevoir la paille ou le lier, deux ou trois pour monter le pailler, deux pour enlever les balles, deux autres pour puiser des tonnes d'eau et les amener près de la locomobile.

Magriau était là, Tienne aussi, bien entendu, avec les autres valets; et Claude Raffaud, Martin, de la Preugne, ainsi que deux cantonniers en vacances pour trois mois; l'un, Aurouet, un solide gaillard qui avait trente-six tours dans sa musette; l'autre, Sabolier, qui, à pécher continuellement au lieu d'entretenir sa route, s'était acquis la réputation d'un joyeux flammard.

Jean mesurait le blé et le mettait en sac. Assis sur une poche bondée, il regardait parfois le flot de graines couler par la vanne sans jamais tarir, et il se disait que la machine à battre est vraiment une excellente invention; et si simple au fond : le blé se compose de trois parties, le grain, la paille, la balle ou enveloppe; le mécanisme est disposé de façon à envoyer la balle en avant, la paille en arrière, parce qu'en avant, les courroies généralent pour la recevoir, et le grain sur le flanc.

Quoi de mieux combiné?

Les quatre premiers jours, ce fut un labeur acharné; on abattit la besogne avec une rapidité vertigineuse; les meules diminuaient comme des châteaux de neige qui fondent; l'épi rendait plus encore qu'on eût osé l'espérer. A l'aube du cinquième jour, il ne restait plus que de l'avoine et un peu de marèche. Les ouvriers prévoyaient que le travail serait moins rude. Heureusement, car de 11 heures à 4 heures de l'après-midi, la chaleur fut accablante. Le plein soleil, la réverbération des tôles, des plaques polies, véritables foyers incandescents, les reflets aveuglants qui jaillissaient de partout, la fumée noire mêlée à une poussière épaisse, eussent rendu la position intenable pour quiconque n'eût pas été habitué à cette vie pénible. Aucune omb